



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

ANTHOLOGIE
DES
POËTES LATINS

TOME PREMIER

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires sur papier de Chine.

25 — sur papier de Hollande.

**Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.**

ANTHOLOGIE
DES
POÈTES LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE FALLEX

Ancien élève de l'École Normale Supérieure
Professeur au Lycée Henri IV
Lauréat de l'Académie Française



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXVIII
George SANDON

8, rue St-Michel

— G A N D —



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

TITUS LUCRETIUS CARUS.

(95-51 av. J.-C.)

Né à Rome, mort dans toute la force de l'âge et du génie. Témoin de l'agonie sanglante de la République romaine, il embrasse avec ardeur les doctrines désolantes de la philosophie grecque d'alors, nie les dieux, nie la spiritualité de l'âme ; professe le culte de la matière et l'indifférence sur la vertu ; et, à la face des dieux du paganisme, il compose *sur* ou plutôt *contre* LA NATURE, un poème philosophique sans égal dans aucune langue, comme audace de pensée, amertume de sentiment et rigueur de logique, autant que par la vigueur des peintures, la fraîcheur, l'éclat et la magnificence des tableaux et des images poétiques semées au milieu des discussions les plus arides. (*De natura rerum, libri sex*). Au nom de la saine philosophie et de la piété dont la créature humaine ne saurait se départir envers le Créateur, au nom des esprits et des âmes qu'ils troublent, la littérature même doit déplorer ces erreurs et ces blasphèmes ; mais au nom de l'art et de la poésie, elle ne le peut : car ils inspirent au poète des accents inconnus et d'une incontestable beauté ; car c'est de ce trouble même de l'esprit, c'est de ces désespoirs accumulés dans l'âme que partent tant de cris désolés, tant d'apostrophes magnifiques, tant de vers immortels.

En dehors d'admirables échos de Lucrèce qu'il est aisé de trouver dans Pascal (*Misère et agitation de l'homme*) ; La Fontaine (*la Mort et le Mourant*) ; A. de Musset, etc., il faut citer d'abord un cardinal français, célèbre diplomate, Melchior de Polignac, qui a entrepris, au xviii^e siècle, de réfuter Lucrèce dans sa propre langue, en un poème latin, revu et corrigé par Lebeau (*Anti-Lucretius, libri, ix, 1745*). Il faut rappeler, par contre, une traduction en vers français qui, en dépit de son élégance banale et convenue, et par là même fort peu dans le style et dans le ton d'un poète si puissant de sève natale et de génie personnel, et dont la langue, encore âpre et heurtée, est loin de la perfection qu'atteignit bientôt après la poésie latine, ouvrit en 1830, à son auteur, M. de Pongerville, les portes de l'Académie française. D'autres essais de traduction en vers ont été tentés depuis, non sans bonheur, par M. Martha, professeur à la faculté des Lettres de Paris ; et tout récemment par M. Sully Prudhomme, et par M. A. Lefèvre, vrais poètes, dont quelques passages sont

d'un grand effet. Voltaire écrivait en 1759 : « Je mettrai le troisième chant en vers ; ou je ne pourrai. » Mais sa plume, toujours courante, n'a pris ni le temps, ni la peine de s'y attacher, dans les quelque vingt ans qu'il vécut encore après ; il s'en est tenu à la traduction du « *Suave Mari magno!*... » Pourquoi faut-il qu'il ne nous reste de la traduction complète qu'en avait faite Molière, que la délicieuse tirade du *Misanthrope* qui est dans toutes les mémoires, et dont nous donnons le texte !

INVOCATION A VÉNUS.

Mère d'Enée et de sa race, charme des hommes et des dieux, tendre Vénus, qui, du haut de la voûte céleste où glissent les astres, peuples et la mer chargée de vaisseaux, et la terre couverte de moissons, puisque c'est par toi que tout être vivant est conçu, par toi qu'il arrive en naissant à la lumière du jour ; — car devant toi, déesse, devant toi fuient les vents ; à ton approche, fuient les nuages du ciel ; car sous tes pas la terre étend son tapis émaillé des fleurs les plus suaves ; car pour toi la mer s'aplanit souriante ; pour toi le ciel s'apaise et répand des torrents de lumière. Oui, dès que l'éclat des jours printaniers reparait, dès que le souffle du zéphir a brisé ses liens et repris sa puissance féconde, aussitôt dans les airs les oiseaux t'annoncent, ô déesse ! tous saluent ta venue, le cœur

*Æneadum genetrix, hominum divomque voluptas,
Alma Venus, cæli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentis
Concelebras ; per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis !...
Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cæli,
Adventumque tuum ; tibi suaveis dædala tellus
Summittit flores ; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cælum.
Nam simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura Favoni,
Aeriæ primum volucres te, Diva, tuumque*

frappé de tes traits puissants ; et les troupeaux effarés bondissent à travers les riants pâturages, franchissent à la nage les fleuves rapides ; tant, saisie par ta grâce et par tes charmes puissants, toute la nature animée te cherche, te suit éperdument partout où tu la mènes ; tant, par les mers et les monts et les fleuves et les torrents, et sous le feuillage, demeure des oiseaux, et dans les vertes campagnes, tu fais pénétrer dans tous les cœurs le doux aiguillon de l'amour, et inspires à tous les êtres l'ardeur de perpétuer leur espèce ! — Donc, puisque c'est toi seule qui gouvernes la nature, ô déesse ! et que sans toi rien ne se montre à la divine clarté du jour, que, sans toi rien n'est pourvu de grâces et d'attraits, c'est toi que j'invoque, toi que je veux associer à mon œuvre, toi que je prie d'inspirer les vers que j'entreprends de composer sur la Nature.

Calme cependant, assoupis sur les mers et par toute la terre, assoupis les fureurs sauvages de la guerre. Car toi seule peux assurer aux mortels le repos et les délices de la paix, puisque le dieu des

*Significant inquit, percussæ corda tua vi.
Inde feræ pecudes persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amneis ; ita capta lepore
Illecebrisque tuis, omnis natura animantum
Te sequitur cupide, quo quamque inducere pergis ;
Denique per maria ac monteis, fluuiosque rapaccis,
Frondiferasque domos avium, camposque virenteis,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupide generatim secla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum neque amabile quidquam ;
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de RERUM NATURA pangere conor...
Effice ut interea fera mænera militiai
Per maria ac terras omneis sopita quiescant.
Nam tu sola potes tranquilla pace iuvare
Mortaleis, quoniam belli fera mænera Mavors*

combats, puisque Mars, arbitre des œuvres sauvages de la guerre, aime à venir se reposer sur ton sein....

DESSEIN DU POÈTE.

Je parcours les cîmes infréquentées du Pinde, lieux que nul pied n'a foulés encore. Je veux m'adresser et puiser à des sources vierges; je veux y cueillir des fleurs nouvelles, en composer pour ma tête une couronne unique entre toutes, et dont jamais encore les Muses n'ont ceint le front d'un poète. Oui, car j'enseigne les vérités les plus hautes, car j'entreprends de délivrer l'esprit de l'homme des chaînes étroites de la superstition, car c'est en vers lumineux que j'expose le plus obscur des sujets; et je le revêts de toutes les saveurs de la Muse : artifice que la raison même indique. En effet, les médecins : quand ils veulent donner aux enfants un breuvage amer, ils commencent par revêtir les bords du vase de la blonde et douce liqueur du miel; et l'enfant, âge sans défiance! l'enfant, que ses lèvres trompent, vide la coupe odieuse,

*Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se
Rejicit.*

(DE NATURA RERUM, Lib. I, v. 1, 35.)

*Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo : juvat integros accedere fonteis,
Atque haurire : juvatque novos decerpere flores :
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ :
Primum quod magnis doceo de rebus, et arctis
Religionum animos nodis exsolvere pergo :
Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musæo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur :
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Quom dare conantur, prius oras, pocula circum,
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur*

trompé sans l'être, car en flattant son palais, elle va lui rendre la santé. Ainsi fais-je : comme la Philosophie que je traite semble le plus souvent chagrine à ceux auxquels elle n'est point familière ; comme elle inspire de l'effroi et de l'aversion à la foule, j'ai voulu t'exposer mes idées dans le suave langage du Pinde ; et je les ai revêtues du doux miel de la Muse. Puisses-tu ainsi, captivé par le charme de mes vers, puisses-tu puiser dans mon livre la connaissance exacte de l'ordonnance et de l'harmonie de la Nature !

ÉLOGE DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE.

On voyait le genre humain traîner misérablement sa vie sur la terre, accablé sous le poids de la superstition qui, du haut du ciel, montrait la tête, et dont le spectre menaçant planait sur les mortels épouvantés. Le premier de tous, un Grec osa lever contre elle ses regards humains, osa le premier se révolter contre

*Labrorum lenus; interea perpetet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius tali facto recreata valescat :
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Vulgus adhorret ab hac; volui tibi suaviloquenti
Carminè Pierio rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle,
Si tibi forte animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem, dum perspicias omnem
Naturam rerum, qua constet comita figura.*

(Lib. I, v. 925-950; IV, 1-25.)

*Humana ante oculos fæde quom vita jaceret
In terris, oppressa gravi sub Religione,
Quæ caput a cæli regionibus ostendebat,
Horribili super aspectu mortalibus instans;
Primum Graius homo mortaleis tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contra:*

elle. Ni ces dieux si vantés, ni leur foudre, ni les grondements d'un ciel en courroux ne l'arrêtent : tout cela ne fait qu'exciter son courage et son ardeur. Il veut le premier briser les barrières étroites et les portes de la Nature. Et son génie puissant est bientôt vainqueur ! il a bientôt franchi les bornes enflammées du monde ! l'immensité n'est plus qu'une vaste carrière ouverte à sa pensée et à son âme. Il en revient triomphant, et il nous enseigne ce qui peut naître et ce qui ne le peut pas ; et comment la puissance de chaque corps est formé par son essence même, par une loi inhérente à sa nature. C'en est fait de la superstition ! elle est foulée aux pieds, écrasée à son tour ; et la victoire nous égale aux dieux !

SACRIFICE D'IPHIGÉNIE.

Et voilà pourquoi, sur le rivage d'Aulis, l'autel de la chaste Diane fut souillé indignement du sang d'Iphigénie ; et par qui ? par l'élite des chefs grecs, par la fleur des guerriers ! Quand le bandeau, enroulé

*Quem nec fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit cælum ; sed eo magis acrem
Irritat virtutem animi, confringere ut arcta
Naturæ primus portarum claustra cupiret.
Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi ;
Atque omne immensum peragravit mente animoque :
Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
Quid nequeat ; finita potestas denique quoique
Quanam sit ratione, atque alte terminus hærens.
Quare Religio, pedibus subjecta, vicissim
Obteritur : nos exæquat victoria cælo.*

(Lib. I, v. 63-80)

*Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
Iphianassai turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum delecti, prima virorum.*

autour de sa chevelure virginale, retomba également de chaque côté de ses joues; quand elle vit près d'elle son père, debout et morne devant l'autel, et à côté de lui, les sacrificateurs qui cachaient le couteau, et le peuple qui fondait en larmes en la voyant, muette d'effroi, elle sentit ses genoux fléchir, et se laissa tomber à terre. Infortunée! à quoi pouvait lui servir, dans ce moment, d'avoir, la première, salué le roi du doux nom de père!... Les prêtres l'enlèvent dans leurs bras, et l'emportent tremblante à l'autel, non pour la reconduire au milieu d'un brillant cortège, après la cérémonie de l'hyménée, mais pour la frapper à l'âge même de l'hymen, victime pure d'un impur sacrifice! pour l'égorger tristement sur l'ordre d'un père! Et pourquoi? pour que la flotte obtienne un heureux, un bon départ!... Tant la superstition peut inspirer de forfaits!

FÉLICITÉ DU SAGE.

Il est doux, quand la tempête soulève les flots de

*Quoi simul infula virgineos circumdata comtus
 Ex utraque pari malarum parte profusa est,
 Et mœstum simul ante aras adstare parentem
 Sensit et hunc propter ferrum celare ministros,
 Aspectuque suo lacrimas effundere civeis;
 Muta metu terram, genibus summissa, petebat:
 Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
 Quod patrio princeps donarat nomine regem.
 Nam sublata virum manibus tremebundaque ad aras
 Deducta est; non ut, solemni more sacrorum
 Perfecto, posset claro comitari hymenæo;
 Sed casta incestæ, nubendi tempore in ipso,
 Hostia concideret maclatu mœsta parentis,
 Exitus ut classi felix faustusque daretur.
 Tantum religio potuit suadere malorum!*

(Lib. I, v. 85-103.)

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,

la mer immense, il est doux d'être au rivage, et, là, de regarder les efforts désespérés de ses semblables; non que les angoisses d'autrui soient un plaisir bien doux, mais parce qu'il est doux de voir à quels maux on échappe soi-même. Il est doux encore, quand on se sent à l'abri de tout péril, il est doux le spectacle de la guerre, le spectacle d'une grande bataille livrée dans la plaine. Mais le bonheur suprême est d'occuper cette citadelle qu'a élevée la science, cet asile serein d'où le sage peut voir à ses pieds les autres mortels épars, errants, chercher ici et là le chemin de la vie, lutter de talent, se prévaloir de leur noblesse, travailler jour et nuit, se signaler à l'envi par leurs efforts, pour percer, pour arriver à l'opulence, et pour s'emparer du pouvoir!

O misère de l'âme humaine! ô aveuglement des cœurs! Dans quelles ténèbres, dans quels périls nous passons ces courts instants de vie qui nous sont accordés! On ne voit donc pas que la nature ne crie, ne demande qu'une chose? un corps exempt de souffrance, une âme qui s'abandonne aux douces sensations de la vie, une âme affranchie de soucis et de

*E terra magnum alterius spectare laborem;
 Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
 Sed quibus ipse malis careas quia cernere suave est.
 Suave etiam belli certamina magna tueri
 Per campos instructa, tua sine parte pericli.
 Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere,
 Edita doctrina sapientum templa serena;
 Despiciere unde queas alios, passimque videre
 Errare, atque viam palanteis quærere vitæ,
 Certare ingenio, contendere nobilitate,
 Nocteis atque dies niti præstante labore
 Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
 O miseras hominum menteis! o pectora cæca!
 Qualibus in tenebris vitæ, quantisque periclis,
 Degitur hoc ævi, quodquomque est! Nonne videre,
 Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, quoi
 Corpore sejunctus dolor absit, menti' fruatur
 Jucundo sensu, cura semota metuque?*

craintes! Dites : est-ce que les besoins du corps , ne sont pas absolument limités? est-ce qu'il faut beaucoup de choses pour le garantir de la douleur? pour faire naître en foule les plaisirs sous nos pas? Est-ce que la nature exige tant pour elle-même? Si l'on n'a pas de palais, pas de statues d'or, de statues de beaux adolescents, dont la main droite tient suspendues des lampes étincelantes qui répandent leurs clartés sur des festins nocturnes; si l'on n'a pas de maison où l'or et l'argent brillent et resplendissent; si les sons de la lyre ne retentissent pas sous de vastes lambris dorés; du moins peut-on, avec quelques amis, étendu sur un tendre gazon, près d'une eau qui court, sous les branches d'un bel arbre, sans grande dépense, donner à son corps les aliments qui le contentent, surtout dans la riante saison, quand le printemps émaille de fleurs le tapis verdoyant de la prairie! Aussi bien, le feu de la fièvre n'abandonne pas plus vite le corps qui frissonne sous la pourpre la plus brillante, et sous les tissus chargés de broderies, que celui qui n'a que la laine du plébéen pour tout lit.

*Ergo corpoream ad naturam pauca videmus
Esse opus omnino, quæ demant quomque dolorem;
Delicias quoque uti multas substernere possint.
Gratius interdum neque natura ipsi requirit.
Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædeis,
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur;
Ned domus argento fulgenti auroque renidet;
Nec citharis reboant laqueata aurataque templa :
Attamen inter se, prostrati in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucunde corpora curant :
Præsertim quom tempestas arridet, et anni
Tempora conspargunt viridanteis floribus herbas.
Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.*

(Lib. II, v. 1-36.)

IMMOBILITÉ APPARENTE DES CORPS.

Les éléments de la matière échappent par leur petitesse à la portée de nos sens ; et du moment qu'on ne peut les voir eux-mêmes, à plus forte raison leurs mouvements doivent-ils nous échapper. D'autant plus que maintes fois les objets même que nous pourrions voir, nous dérobent leurs mouvements, à cause de la distance qui nous en sépare.

Souvent, sur la colline, les brebis, à la blanche toison, tondent le riant pâturage ; elles avancent, le cou tendu, appelées, attirées chacune par l'herbe où perle encore la rosée du matin. Près d'elles les agneaux repus s'ébattent et essaient doucement leurs cornes naissantes ; eh bien, ce tableau mouvant, de loin, nous semble confus : on dirait un point blanc fixé et immobile sur le vert tapis de la colline. Autre exemple : quand de grandes légions courent se ranger dans la plaine, et qu'elles la couvrent, et exécutent un simulacre de combat : à la place occupée par elles, un éclair jaillit jusqu'au ciel ; toute la terre d'alentour est illuminée du reflet de l'airain ; sous les pas pressés de cette multitude de guerriers le sol retentit, les

*Omnia enim longe nostris ab sensibus infra
Primorum natura jacet : quapropter, ubi ipsa
Cernere jam nequeas, motus quoque surpere debent ;
Præsertim quom quæ possimus cernere, celent
Sæpe tamen motus, spatio diducta locorum.
Nam sæpe in colli, tondentes pabula lata,
Lanigeræ reptant pecudes, quo quamque vocantes
Invitant herbæ, gemmantes rore recenti ;
Et satiati agni luant, blandeque coruscant :
Omnia quæ nobis longe confusa videntur,
Et velut in viridi candor consistere colli.
Præterea, magnæ legiones quom loca cursu
Componunt, complent, belli simulacra cientes ;
Fulgur ibi ad cælum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus ; subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque monteis*

monts répercutent les cris jusqu'aux astres de la voûte céleste, et les escadrons volent de toutes parts; tout-à-coup ils traversent la plaine que leur galop impétueux ébranle. Et pourtant, il est, sur le sommet de la montagne, un lieu d'où ils semblent immobiles, d'où l'on ne voit qu'un éclair fixé sur la plaine.

INSTINCT DES ANIMAUX POUR SE
RECONNAITRE.

Souvent, à l'entrée du sanctuaire orné pour le sacrifice, le jeune taureau tombe au pied de l'autel où brûle l'encens; il expire; des flots de sang s'échappent en bouillonnant de sa gorge béante. Alors, la mère, qui n'a plus son petit, va parcourant les verts pâturages, et laissant sur la terre la trace profonde de ses pieds fendus; ses regards visitent tous les lieux d'alentour, cherchant partout le nourrisson qu'elle a perdu; elle va se placer à l'entrée du bois touffu, et le remplit de ses plaintes; puis elle revient encore voir à l'étable, tout entière à ses regrets, à son idée fixe. Tendre

*Icti rejectant voces ad sidera mundi;
Et circumvolitant equites, mediosque repente
Transmittunt, valido quatientes impete, campos :
Et tamen est quidam locus altis montibus, unde
Stare videntur, et in campis consistere fulgur.*

(Id., v. 312-332.)

*... Sæpe ante deum vitulus delubra decora
Turicremas propter mactatus concidit aras,
Sanguinis exspirans calidum de pectore flumen :
At mater, virideis saltus orbata peragrans,
Linqvit humi pedibus vestigia pressa bisulcis,
Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fetum; completque querelis
Frondiserum nemus, adsistens; et crebra revisit
Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci :
Nec teneræ salices, atque herbæ rore virenteis,*

feuillage des saules, herbe qu'a reverdie la rosée, ruisseaux qui coulent à pleins bords, rien ne peut la charmer ou la distraire d'une douleur toujours aiguë; la vue d'autres jeunes taureaux qui bondissent dans le riant pâturage ne peuvent lui donner le change, alléger ses regrets; tant l'objet qu'elle redemande est bien le sien, lui est bien connu.

Et de même, les tendres chevreaux, à la voix tremblante, savent distinguer leur mère au milieu des autres têtes armées de cornes, comme la brebis reconnaît le bêlement de son agneau folâtre; comme enfin, chaque petit, guidé par la nature, accourt aux mamelles dont le lait est pour lui.

REGRETS DES MOURANTS. LA NATURE
A L'HOMME.

— « Ah! disent-ils [de l'homme qui meurt] la famille qui t'accueillait avec tant de joie, ne te verra plus rentrer; une épouse bien-aimée, des enfants chéris n'accourront plus au-devant de toi, ne se disputeront plus tes baisers, ne pénétreront plus ton cœur d'une secrète douceur. Tu ne pourras plus t'illustrer, servir

*Fluminaque ulla queunt, summis labentia ripis,
Oblectare animum, subitamque avertere curam :
Nec vitulorum aliæ species per pabula læta
Derivare queunt animum, curaque levare :
Usque adeo quiddam proprium notumque requirit.
Præterea teneri tremulis cum vocibus hædi
Cornigeras norunt matres, agnique petulci
Balatum pecudes : ita, quod natura reposcit,
Ad sua quisque fere decurrunt ubera lactis.*

(Id., v. 352-370.)

— « *Nam jam non domus accipiet te læta, neque uxor
Optuma nec dulces occurrent oscula nati
Præripere, et tacita pectus dulcedine tangent.
Non poteris factis florentibus esse, tuisque*

d'appui aux tiens. Malheureux! malheureux, disent-ils; il a suffi d'un jour, d'un moment fatal pour t'enlever à la fois toutes les joies de la vie!... » Mais ils n'ajoutent pas : « Et le regret de toutes ces joies meurt avec toi, ne survit pas à leur perte. » — Et pourtant, si l'on était pénétré de cette vérité, et si l'on y conformait son langage, ah! qu'on s'exempterait de chagrins et d'angoisses! — « Tu vas, disent-ils, tu vas dormir du sommeil de la mort, pendant toute la durée des siècles, à jamais affranchi du mal et de la douleur! Mais nous, qui sommes là, debout, près de cet horrible bûcher qui te réduit en cendres, nous ne pourrons nous rassasier de larmes; et le temps, les ans n'effaceront jamais de nos cœurs la douleur de t'avoir perdu. » — A ceux qui poussent de telles plaintes, il faut demander ce qu'il y a de si amer dans un état qui se réduit au sommeil et au repos, et s'il y a là pour eux de quoi se consumer dans un deuil éternel...

Enfin, si la Nature prenait la parole et apostrophait ainsi l'un de nous : « Quel si grand sujet as-tu donc, mortel, de t'abandonner ainsi au deuil et au

*Præsidium : misero misere, aiunt, omnia ademit
Una dies infesta tibi tot præmia vitæ. »
Illud in his rebus non addunt : « Nec tibi earum
Jam desiderium rerum insidet insuper una. »
Quod bene si videant animo, dictisque sequantur,
Dissolvant animi magno se angore metuque.
— « Tu quidem, ut es, leto sopitus, sic eris, ævi
Quod superest, cunctis privatū doloribus ægris :
At nos horrifico cinerum te prope busto,
Insatiabiliter deslebimus, æternumque
Nulla dies nobis mærorem e pectore demet. »
Illud ab hoc igitur quærundum est, quid sit amari
Tantopere, ad somnum si res redit, atque quietem,
Quis quisquam æterno possit tabescere luctu.*

*Denique, si vocem Rerum Natura repente
Mittat, et hoc aliquoi nostrum sic increpet ipsa :
« Quid tibi tantopere est, mortalis, quod nimis ægris*

désespoir? Pourquoi la mort t'arrache-t-elle ces gémissements et ces pleurs? Lors même que ta vie entière n'aurait été jusqu'ici qu'un tissu de félicités, et que tous tes bonheurs ne se seraient pas écoulés tristement comme l'eau qu'on verse dans un vase sans fond; insensé, pourquoi ne pas sortir de la vie comme un convive rassasié sort de table? Pourquoi ne veux-tu pas goûter tranquillement la paix et le repos? Et si, au contraire, tous les biens dont tu as joui se sont écoulés en pure perte, si la vie ne t'offre que douleurs, pourquoi veux-tu y ajouter des jours qui seront encore perdus et tristement dissipés? Ne vaut-il pas mieux jeter là les derniers jours de cette vie de douleurs et d'épreuves? Car, t'inventer, te créer de nouveaux plaisirs, cela ne se peut. Tout est et sera toujours de même. — « Ton corps n'est pas encore flétri par les ans, dis-tu; tes membres ne sont pas épuisés et paralysés par l'âge. » — Et qu'importe! c'est toujours la même chose qui t'attend, quand tu devrais survivre à toutes les générations à venir; et, à plus forte raison, si tu ne devais jamais mourir! » — Que pourrions-nous répondre à ce discours de la Nature? sinon qu'elle a le droit de nous faire

*Luctibus indulges? quid mortem congemis, ac fles?
 Nam, gratum fuit hæc tibi vita anteacta priorque;
 Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,
 Commoda perfluxere, atque ingrata interiere?
 Quur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,
 Æquo animoque capis securam, stulte, quietem?
 Sin ea, quæ fructus quomque es, periere profusa,
 Vitaque in offenso est; quur amplius addere quæris,
 Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne?
 Non potius vitæ finem jadis atque laboris?
 Nam tibi præterea, quod machiner inveniamque,
 Quod placeat, nihil est: eadem sunt omnia semper.
 Si tibi non annis corpus jam marcescit, et artus
 Confecti languent; eadem tamen omnia restant,
 Omnia si pergas vivendo vincere secla;
 Atque etiam potius, si nunquam sis moriturus;
 Quid respondemus, nisi justam intendere litem*

ce procès, et qu'elle a plaidé la cause de la raison !

Que si c'est un vieillard, un homme chargé d'ans qui se plaint, qui se lamente sans mesure à l'approche de la mort, n'aura-t-elle pas encore plus lieu de se récrier, de le gourmander en termes sévères et de lui dire : « Fais-nous grâce de tes pleurs, gouffre que tu es, fais trêve à tes plaintes. Tu as joui de tous les biens de la vie, tu es épuisé. Toujours avide des biens que tu n'avais pas, toujours méprisant ceux que tu avais, tu as laissé couler ta vie dans la tristesse et le mécontentement; et voilà pourquoi la mort vient te surprendre, avant que tu sois prêt à sortir de la vie, avant que tu en sois plein et rassasié. Eh bien! aujourd'hui il faut renoncer à tout ce qui n'est plus de ton âge. Allons, place aux jeunes! Et pas de récriminations! c'est la loi! » La Nature n'aurait-elle pas encore raison de parler ainsi? Ses reproches ne seraient-ils pas justes? car enfin, ne faut-il pas que la vieillesse se retire devant les nouvelles générations qui la poussent toujours, et que les êtres se renouvellent les uns par les autres? n'est-ce pas la loi? Aussi bien, nul être ne descend tout entier dans le gouffre du noir Tartare. Il faut des éléments pour la naissance des âges à venir. Ceux-là te suivront à leur

*Naturam, et veram verbis exponere causam?
 Grandior hic vero si jam seniorque queratur,
 Atque obitum lamentetur miser amplius æquo,
 Non merito inclamet magis, et vocet increpet acri?
 • Aufer abhinc lacrimas, barathre, et compesce querelas,
 Omnia perfunctus vitæ præmia, marces;
 Sed quia semper aves quod abest, præsentia temnis,
 Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita,
 Et nec opinanti Mors ad caput adstitit, ante
 Quam satur ac plenus possis discedere rerum.
 Nunc aliena tua tamen ætate omnia mitte,
 Æquo animoque, agedum, magnis concede : necesse est. »
 Jure, ut opinor, agat, jure increpet inciletque :
 Cedit enim, rerum novitate extrusa, vetustas
 Semper, et ex aliis aliud reparare necesse est;
 Nec quisquam in barathrum nec Tartara deditur atra.*

tour, quand ils auront vécu ; ils tomberont comme sont tombés ceux qui t'ont précédé jadis. Jamais les êtres ne cesseront de s'engendrer les uns les autres. La vie n'est donnée à personne en toute propriété ; nous n'en avons tous que l'usufruit.

A L'HOMME QUI A PEUR DE LA MORT.

Dis-toi donc une bonne fois : « Ancus, le bon Ancus lui-même a fermé les yeux et quitté la lumière ! Ancus ! qui pourtant avait mille vertus que tu n'as pas, misérable ! Et ainsi que lui, tous les rois, tous les puissants de la terre ont disparu de la scène du monde, où ils gouvernaient les plus grands empires ! Et celui qui jadis jeta une route sur le sein de la vaste mer, qui fit passer ses légions sur les flots, qui leur apprit à poser le pied sur les abîmes salés, cet insolent qui du haut de ses chevaux brava le courroux de la mer, Xerxès, lui aussi s'est vu ravir la lumière du jour ; il a rendu l'âme, il est mort ! Mort aussi Scipion, ce foudre de guerre, l'effroi de Carthage ! il a

Materies opus est, ut crescant postera secla :
Quæ tamen omnia te, vilitate perfuncta, sequentur :
Nec minus ergo ante hæc, quam tu, cecidere cadentque.
Sic aliud ex alio nunquam desistet oriri ;
Vitaque mancipio nulli datur, omnibus usu.

(Lib. III, v. 907, 924 ; 944, 985)

Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :
• Lumina sis oculis etiam bonus Ancus' reliquit ; •
Qui melior multis, quam tu, fuit, improbe, rebus.
Inde alii multi reges rerumque potentes
Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt.
Ille quoque ipse, viam qui quondam per mare magnum
Stravit, iterque dedit legionibus ire per altum,
Ac pedibus salsas docuit superare lacunas,
Et contempsit equis insultans murmura ponti ;
Lumine adempto, animam moribundo corpore fudit.

livré ses os à la terre comme le plus infime esclave. Morts comme eux, les inventeurs des sciences et des arts, les compagnons des Muses ! Homère, qui tient le sceptre, Homère s'est endormi du même sommeil que les autres ! Enfin Démocrite, quand la vieillesse, arrivée à son déclin, l'avertit que ses facultés baissaient, Démocrite n'attendit point : il alla de lui-même offrir sa tête au trépas. Et Epicure est parti à son tour, au terme de la carrière, lui dont le génie surpassa le genre humain, lui qui éclipsa tous les hommes, comme l'éclat du soleil levant éclipse tous les astres. — Et toi, tu hésiteras encore ! tu t'indigneras de mourir, toi, dont la vie est déjà une mort, tout vivant et voyant que tu es ; toi, qui perds dans le sommeil la plus grande partie de tes jours ; qui dors tout éveillé ; qui ne vois que songes et rêves ; qui portes un cœur en proie aux soucis, aux terreurs les plus chimériques, et qui ne peux trouver la cause de ta misère, plongé comme tu es dans un abîme de maux, créature misérable, dont l'âme est toujours enivrée, indécise, flottante, errante, égarée !... »

*Scipiades, belli fulmen, Carthagini horror,
Ossa dedit terræ, proinde ac famul infimus esset.
Adde repertores doctrinarum atque leporum ;
Adde Heliconiadum comites ; quorum unus Homerus
Sceptra potitus, eadem aliis sopitu' quiete est.
Denique Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memores motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipse.
Ipse Epicurus obit, decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit, et omneis
Restinxit, stellas exortus ut ætherius sol.
Tu vero dubitabis et indignabere obire,
Mortua quoui vita est prope jam vivo atque videnti ;
Qui somno partem majorem conteris ævi ;
Et vigilans stertis, nec somnia cernere cessas,
Sollicitamque geris cassa formidine mentem ;
Nec reperire potes quid sit tibi sæpe mali, quom
Ebrius urgeris multis miser undique curis,
Atque animi incerto fluitans errore vagaris?*
(Lib. III, v. 1037, 1065.)

LES PRÉTENDUS SUPPLICES DE L'ENFER
EXISTENT SUR LA TERRE.

Oui, tous les supplices que la Fable place dans les profondeurs de l'Achéron, c'est dans la vie que nous les avons. Il n'y a pas aux enfers d'infortuné qui redoute la chute d'un énorme rocher suspendu dans l'air, pas de Tantale, comme on le prétend, glacé d'un vain effroi. Mais il y a dans la vie, il y a l'homme que fait trembler sottement le courroux des dieux; il y a celui qui redoute les coups du destin. Il n'est pas vrai qu'il y ait un Tityus étendu dans l'Achéron, en proie aux oiseaux; car il n'est pas possible que ces oiseaux trouvent pendant l'éternité de quoi ronger dans sa vaste poitrine, si prodigieuse que soit l'étendue de terrain que recouvre son corps immense. Qu'on suppose un géant dont les membres déployés occupent, je ne dis pas neuf arpents, mais la surface de la terre entière, encore est-il que ce géant ne pourra endurer un supplice éternel, ni son corps fournir d'éternels aliments à la voracité de ses bourreaux; non. Mais le véritable Tityus, mais le malheureux déchiré par des oiseaux, dévoré d'affreuses angoisses, c'est l'homme en proie

*Atque ea nimirum, quæquomque Acherunte profundo
Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis :
Nec miser impendens magnum timet aere aere saxum
Tantalus, ut fama est, cassa formidine torpens ;
Sed magis in vita divom metus urget inanis
Mortaleis ; casumque timent, quem quoique ferat fors.
Nec Tityon volucres ineunt Acherunte jacentem ;
Nec, quod sub magno scrutentur pectore, quidquam
Perpetuam ætatem possunt reperire profecto,
Quamlibet immani projectu corporis exstet.
Qui non sola novem dispessis jugera membris
Obtineat, sed qui terrai totius orbem,
Non tamen æternum poterit perferre dolorem,
Nec præbere cibum proprio de corpore semper.
Sed Tityos nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres lacerant, atque exest anxius angor,*

à l'amour, c'est l'homme en proie à tous les déchirements des passions.

Sisyphe aussi, Sisyphe est dans la vie, est sous nos yeux : c'est celui qui s'obstine à briguer auprès du peuple faisceaux et haches redoutables, celui qui, toujours candidat, s'en revient toujours évincé et morne. Car briguer le pouvoir, ce vain pouvoir qui ne se garde jamais, et, pour l'obtenir, s'épuiser en fatigues, en tourments sans fin, c'est pousser devant soi à grand'peine, vers la cime d'une montagne, un rocher qui, dès qu'il est arrivé au sommet, retombe, et va rouler précipitamment dans la plaine. Maintenant, repaître toujours notre ingrate nature, la combler de biens sans jamais la rassasier, comme font les saisons, dont le retour périodique nous apporte tant de productions, tant de plaisirs, sans que jamais nous soyons satisfaits des biens de la vie; dites : n'est-ce pas le supplice de ces jeunes filles qui, au dire de la Fable, versent de l'eau dans un vase sans fond, et ne peuvent jamais venir à bout de le remplir?

Enfin, Cerbère, les Furies, et le Tartare ténébreux,

Aut alia quavis scindunt cuppedine curæ.

Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est :

Qui petere a populo fasceis sævasque secureis

Imbibit, et semper victus tristisque recedit.

Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,

Atque in eo semper durum perferre laborem,

Hoc est adverso nixantem trudere monte

Saxum; quod tamen a summo jam vertice rursus

Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.

Deinde animi ingratham naturam pascere semper,

Atque explere bonis rebus, satiareque nunquam;

Quod faciunt nobis annorum tempora, circum

Quom redeunt, fetusque ferunt, variosque lepores,

Nec tamen explemur vitæ fructibus unquam :

Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas

Quod memorant laticem pertusum congerere in vas,

Quod tamen expleri nulla ratione potestur.

Cerberus et Furie jam vero, et lucis egenus

ce Tartare qui vomit d'épouvantables torrents de flammes, eh bien ! ils n'existent pas et ne peuvent pas exister. Ce qui existe dans la vie, c'est la crainte de châtimens horribles proportionnés aux forfaits ; c'est l'expiation, la prison, la roche d'où l'on précipite impitoyablement le criminel ; ce sont les coups, les bourreaux, les poteaux, la poix, les lames, les torches ; et, à défaut de tout cela, et avant cela, c'est le remords, le remords dont les terreurs aiguillonnent et déchirent à coups de fouet le criminel. Ajoutez que dès lors il n'aperçoit pas de terme à ses maux, pas de borne aux châtimens. Que dis-je ? il craint qu'ils ne soient encore aggravés pour lui après la mort. Ah ! voilà, voilà ce qui fait de la vie un Achéron, un véritable enfer pour les insensés :

INCONSTANCE ET AGITATION DE L'HOMME.

Si les hommes pouvaient, tout aussi bien qu'ils sentent le poids qui est dans leur âme, et dont la pesanteur les accable, s'ils pouvaient en connaître la cause, et savoir d'où leur vient ce fardeau constant

*Tartarus, horriferos eructans faucibus æstus,
 Quid? neque sunt usquam, nec possunt esse profecto :
 Sed metus in vita pœnarum pro malefactis
 Est insignibus insignis ; scelerisque luella
 Carcer, et horribilis de saxo jactu' deorsum,
 Verbera, carnufices, robur, pix, lamina, tædæ :
 Quæ tamen etsi absunt, at mens sibi, conscia factis,
 Præmetuens adhibet stimulos, terretque flagellis ;
 Nec videt interea, qui terminus esse malorum
 Possit, quive siet pœnarum denique finis :
 Atque eadem metuit magis, hæc ne in morte gravescant :
 Hinc Acherusia fit stultorum denique vita.*

(Lib. III. v. 991, 1036.)

*Si possent homines, proinde ac sentire videntur
 Ponderus inesse animo, quod se gravitate fatiget,
 E quibus id fiat causis quoque noscere, et unde*

de misère, on ne les verrait pas mener la vie qu'ils mènent le plus souvent, ni ne jamais savoir ce qu'ils veulent, et toujours chercher, toujours changer de place, comme s'ils pouvaient ainsi se débarrasser du poids qui les écrase.

En voici un qui à tout moment sort de son palais où il se meurt d'ennui, et qui y revient encore plus vite qu'il n'en est parti : car il s'aperçoit qu'il n'est pas mieux dehors que dedans. Cet autre court à sa métairie de toute la vitesse de ses chevaux, comme si le feu y était, comme s'il allait l'éteindre bien vite ; et à peine arrivé, à peine sur le seuil, il bâille, il s'endort lourdement, il ne cherche qu'à s'oublier ; ou bien encore, il détale tout aussitôt, et regagne, et veut revoir la ville. Chacun se fuit ainsi ; et comme, le plus souvent, on ne peut s'échapper à soi-même, on demeure forcément attaché à ce moi qu'on maudit et qu'on hait. Tout cela, parce qu'on ignore la cause de son mal. Ah ! si on la connaissait enfin, comme on s'empresse-rait d'abandonner tout, pour ne plus se livrer qu'à l'étude de la nature. Car c'est de l'éternité qu'il s'agit, et non pas d'un moment : il s'agit pour les mortels

*Tanta mali tanquam moles in pectore constet ;
Haud ita vitam agerent, ut nunc plerumque vi'emus,
Quid sibi quisque velit, nescire, et quærere semper ;
Commutare locum, quasi onus deponere possit.
Exit sæpe foras magnis ex ædibus ille,
Esse domi quem pertæsum est, subitoque revertit ;
Quippe foris nihilo melius qui sentiat esse.
Currit, agens mannos, ad villam præcipitanter,
Auxilium tectis quasi ferre ardentibus instans :
Oscitat cxtemplo, tetigit quom limina villæ ;
Aut abit in somnum gravis, atque obliviam quærit ;
Aut etiam properans urbem petit, atque revisit.
Hoc se quisque modo fugit ; at quom scilicet, ut fit,
Effugere haud potis est, ingratis hæret, et odit ;
Propterea, morbi quia causam non tenet æger :
Quam bene si videat, jam rebus quisque relictis,
Naturam primum studeat cognoscere rerum ;
Temporis æterni quoniam, non unius horæ,*

de savoir quel sera l'état, cet état éternel, d'une incalculable durée qui suivra la mort.

Enfin pourquoi ces terreurs au milieu des périls? pourquoi cette soif, ce déplorable désir de vivre qui nous tient? Le terme d'une vie mortelle n'est-il pas forcé, inévitable? Peut-on échapper au trépas? N'y allons-nous pas tous les jours?

Aussi bien, est-ce que nous ne sommes pas toujours, est-ce que nous ne nous agitions pas toujours à la même place? Est-ce qu'en prolongeant notre vie nous pouvons en faire sortir d'autres plaisirs? Non. Mais l'objet qui nous manque et que nous désirons, nous semble toujours valoir mieux que tout le reste; et, nous ne l'avons pas plutôt obtenu, que nous en désirons un autre; et toujours altérés, nous avons toujours la même soif de vie; malheureux, qui ne savons pas ce que nous apportera le jour de demain, ce que le hasard, ce que l'avenir nous réserve!

Encore si en prolongeant notre vie, nous pouvions abrégier la durée de notre mort! Mais nous ne pouvons rien prélever sur l'éternité de notre trépas. Quand nous vivrions des siècles entiers, il n'en

*Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis
Ætas post mortem, quæ restat quomque manenda.*

*Denique tantopere in dubiis trepidare periculis
Quæ mala nos subigit vitæ tanta cupido?
Certa quidem finis vitæ mortalibus adstat,
Nec devitari letum pote, quin obeamus.*

*Præterea vorsamur ibidem atque insumus usque;
Nec nova vivendo procuditur ulla voluptas.
Sed dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
Cetera : post aliud, quom contigit illud, avemus;
Et sitis æqua tenet vitæ semper hianteis :
Posteraque in dubio est fortunam quam vehat ætas ;
Quidve ferat nobis casus, quive exitus instet.*

*Nec prorsum, vitam ducundo, demimus hilum
Tempore de mortis ; nec delibare valemus,
Quo minus esse diu possimus morte perempti.
Proinde, licet quot vis vivendo ducere secla,*

faudra pas moins mourir, et mourir pour l'éternité. Aussi longue et éternelle sera la mort de celui qui a cessé de vivre hier que celle de l'homme mort il y a mille mois, il y a mille ans!

LES RÊVES.

Les objets qui d'ordinaire attachent et enchaînent chacun de nous, ceux qui nous ont longtemps retenus, qui ont le plus exigé de contention d'esprit, nous les voyons presque toujours revenir dans notre sommeil. Les avocats plaident et interprètent les lois; les généraux livrent des combats, des assauts; les matelots se voient toujours aux prises avec la fureur des vents; et moi-même, moi, je poursuis mon œuvre: appliqué nuit et jour, à l'étude de la nature, je lui dérobe ses secrets et les expose dans la langue de ma patrie.

Toutes les passions, toutes les occupations de l'homme lui causent dans son sommeil de semblables illusions. C'est ainsi que ceux qui ont assisté aux

*Mors æterna tamen nihilominus illa manebit :
Nec minus ille diu jam non erit, ex hodierno
Lumine qui finem vitæ fecit, et ille,
Mensibus atque annis qui multis occidit ante.*

(Lib. III. v. 1066, 1107.)

*Et quoi quisque fere studio devinctus adhæret,
Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,
Atque in ea ratione fuit contenta magis mens;
In somnis eadem plerumque videmur obire :
Causidici causas agere, et componere leges;
Induperatores pugnare, ac prælia obire;
Nautæ contractum cum ventis ducere bellum;
Nos agere hoc autem, et naturam quærere rerum
Semper, et inventam patriis exponere chartis.
Cetera sic studia atque artes plerumque videntur
In somnis animos hominum frustrata tenere.
Et quiquomque dies multos ex ordine ludis*

jeux pendant plusieurs jours de suite, continuent, lorsque les spectacles ont cessé de frapper leurs sens, à avoir dans leur esprit des voies ouvertes par où entrent les mêmes images. Pendant plusieurs jours encore les mêmes objets se représentent à leurs yeux ; même éveillés ils croient voir les danseurs exécuter leurs pas gracieux ; ils croient entendre les sons harmonieux de la lyre et le doux langage des cordes ; ils croient voir la même foule assemblée et tout l'appareil dont resplendissait la scène. Tant est puissante l'influence des goûts, des plaisirs, des occupations journalières, non-seulement pour l'homme, mais aussi pour les animaux.

Voyez en effet le cheval généreux : quand ses membres reposent à terre pendant le sommeil, il sue, il souffle, il tend tous ses muscles, comme s'il disputait le prix de la course, et rassemble toute son ardeur, comme s'il était lancé dans la lice ouverte. Le chien du chasseur, qui semble dormir d'un sommeil paisible, se met tout à coup à agiter les pattes ;

*Adsiduas dederint operas, plerumque videmus,
 Quom jam destiterunt ea sensibus usurpare,
 Reliquas tamen esse vias in mente patenteis,
 Qua possint eadem rerum simulacra venire.
 Permultos itaque illa dies eadem obversantur
 Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
 Cernere saltanteis, et mollia membra moventeis ;
 Et citharæ liquidum carmen, chordasque loquenteis
 Auribus accipere, et consessum cernere eundem,
 Scenæque simul varios splendere decores.
 Usque adeo magni refert studium atque voluptas,
 Et quibus in rebus consuerint esse operati
 Non homines solum, sed vero animalia cuncta.
 Quippe videbis equos forteis, quom membra jacebunt
 In somnis, sudare tamen spirareque semper,
 Et quasi de palma summas contendere vireis,
 Aut quasi carceribus patefactis colligere æstum.
 Venantumque canes in molli sæpe quiete
 Jactant crura tamen subito, vocesque repente*

il aboie, il aspire l'air à maintes reprises, comme s'il tenait la piste de la bête. Souvent même il s'éveille en sursaut, et s'élançe à la poursuite d'un fantôme de cerf qu'il lui semble voir fuir devant lui. Il lui faut quelque temps pour que son illusion se dissipe, et pour revenir à lui. Et les petits chiens, espèce caressante, hôtes assidus de la maison, ne font-ils pas de même? On les voit soudain secouer leur sommeil, se dresser sur leurs pattes, comme s'ils apercevaient des visages inconnus, des mines suspectes! Plus grossière et plus rude est la nature de l'animal, plus désordonnés sont nécessairement ses mouvements durant le sommeil.

Les oiseaux de toute espèce se mettent à fuir, et, en pleine nuit, le battement de leurs ailes trouble tout à coup le silence des bois sacrés, s'ils ont vu, au milieu d'un sommeil paisible, des éperviers qui se livrent des combats et qui les poursuivent à tire d'aile.

A plus forte raison, l'esprit de l'homme qui, au prix de si grands efforts accomplit de si grandes choses, que ne fait-il pas, que n'exécute-t-il pas pendant le sommeil? Ce sont des rois qu'on détrône et

*Mittunt, et crebras redducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum;
Expergefactive sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se.*

*At consueta domu catulorum blanda propago,
Discutere et corpus de terra corripere instant;
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.
Et, quo quæque magis sunt aspera seminiõrum,
Tani magis in somnis eadem sævire necessum est.
At variæ fugiunt volucres, pinnisque repente
Solllicitant Divom nocturno tempore lucos,
Accipitres somno in leni si prælia pugnas
Edere sunt persecutantes visæque volantes.*

*Porro hominum mentes, magnis quæ motibus edunt
Magna, itidem sæpe in somnis faciuntque geruntque;*

qu'on fait prisonniers; des combats qu'on engage; des cris qu'on pousse tout à coup, comme si l'on était égorgé sur place! Le plus souvent on se débat, on souffre, on geint, on se croit déchiré par la dent cruelle d'une panthère ou d'un lion, et l'on remplit la maison de cris horribles. Combien n'y en a-t-il pas qui, pendant leur sommeil parlent des affaires les plus graves, qui se dénoncent eux-mêmes par leurs propres aveux? Combien, qui affrontent la mort? Combien encore qui se croient précipités du haut en bas d'une montagne, qui tremblent de tous leurs membres et qui se réveillent en sursaut, effarés, palpitants, couverts de sueur, sans pouvoir revenir à eux qu'à grande peine!

SUITES FUNESTES DE L'AMOUR.

Ajoutez qu'ils usent leurs nerfs et se tuent de fatigue. Ajoutez que leur existence se passe à obéir à un geste, à un signe de femme; et que pendant ce temps-là la fortune s'en va, que les dettes arrivent; qu'on néglige ses devoirs, qu'on compromet, qu'on

*Reges expugnant, capiuntur, prælia miscent,
Tollunt clamorem, quasi si jugulentur ibidem.
Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt;
Et quasi pantheræ morsu sævive leonis
Mandantur, magnis clamoribus omnia complent.
Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur,
Indicioque sui facti persæpe fuere.
Multi mortem obeunt : multi, de montibus altis
Ut qui præcipitent ad terram, corpore toto
Exterrentur, et ex somno, quasi mentibu' capti,
Vix ad se redeunt, permoti corporis æstu.*

(Lib. IV, v. 963, 1020.)

*Addé quod absumunt nervos pereuntque labore;
Addé quod alterius sub nutu degitur ætas.
Labitur interea res, et vadimonia fiunt;*

ébranle sa réputation ! Mais aussi, parfums sur la tête, magnifiques et brillants tapis de Sicyone sous les pieds, émeraudes énormes et du vert le plus éclatant enchâssées dans l'or, étoffes voluptueuses usées dans les ébats amoureux... abondent ! et la fortune honorablement acquise par le père se dépense et se convertit en bandelettes, en mitres, en vêtements d'Alinde ou de Scio, se dissipe en ameublements somptueux, en festins, en jeux, en orgies, parfums, couronnes et guirlandes ! argent, peine, efforts perdus ! Car de la source même des voluptés surgit je ne sais quel déboire amer, qui prend à la gorge au milieu même des parfums et des fleurs ; car le remords, la conscience reproche à l'homme une vie perdue dans l'oisiveté et dans la débauche ; car un mot équivoque de l'objet aimé enfonce et laisse un trait dans le cœur jaloux, et s'y alimente comme la flamme ; car l'amant remarque dans les yeux trop de distraction pour lui, trop d'attention pour un autre, voit dans le visage les traces d'un sourire railleur.

Et si l'amour le plus heureux ne va pas sans de pareilles tortures, jugez de celles de l'amour malheu-

*Languent officia, atque ægrotat fama vacillans ;
 Unguenta et pulchra in pedibus Sicyonia rident
 Scilicet ; et grandes viridi cum luce smaragdi
 Auro includuntur, teriturque thalassina vestis...
 Et bene parta patrum sunt anademata, mitræ ;
 Interdum in pallam atque Alidensia, Chiaque vortunt.
 Eximia veste et victu convivium, ludi,
 Pocula crebra, unguenta, coronæ, sarta parantur ;
 Nequidquam ; quoniam medio de fonte leporum
 Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat :
 Aut quom conscius ipse animus se forte remordet,
 Desidiose agere ætatem, lustrisque perire ;
 Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit ;
 Quod, cupido affixum cordi, vivescit ut ignis ;
 Aut nimium jactare oculos, aliumve lueri
 Quod putat, in vultuque videt vestigia risus.
 Atque in amore male hæc proprio summe que secundo*

reux et sans espoir. Elles frappent tous les yeux, elles sont sans nombre. Ah! qu'il vaut mieux, comme je l'ai déjà enseigné, qu'il vaut mieux veiller sur soi, et ne pas se laisser prendre au piège séducteur! car il est plus aisé d'éviter les filets de l'amour que d'en sortir, une fois qu'on y est pris, que de briser les liens, les trop puissants liens de Vénus!

ILLUSIONS DE L'AMOUR.

Bien que pris, emprisonné dans le lacs fatal, l'amant pourrait encore échapper à sa perte, s'il n'était pas son propre ennemi, s'il ne se barrait lui-même le chemin, s'il ne commençait par fermer les yeux sur les défauts moraux ou physiques de la femme qu'il poursuit et qu'il veut. Oui, la passion les aveugle; et ils prêtent des perfections à celles qui en sont les plus dépourvues. L'objet le plus vicieux et le plus laid les captive et les enivre, a tous leurs hommages!... L'idole est noire? on l'appelle [en grec] : « teint de miel; » — sale et dégoûtante? on l'appelle « beauté

*Inveniuntur : in adverso vero atque inopi sunt
Prendere quæ possis, oculorum lumine aperto,
Innumerabilia ; ut melius vigilare sit, ante
Quæ docui ratione, cavereque ne illiciaris.
Nam vitare plagas in amoris ne jaciatur
Non ita difficile est, quam captum retibus ipsis
Exire, et validos Veneris perrumpere nodos.*

(Lib. IV. v. 1117, 1145.)

*Et tamen implicitus quoque possis inque peditus
Effugere infestum, nisi tute tibi obvius obstes,
Et prætermittas animi vitia omnia primum,
Aut quæ corpori sunt ejus si quam petis ac vis.
Nam faciunt homines plerumque cupidine cæci
Et tribuunt ea quæ non sunt his commoda vere.
Multimodis igitur pravæ turpeisque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere...
Nigra µελίχροος est ; immunda ac fetida, ἄχοσμος.*

négligée»; — elle louche ? c'est un « abrégé de Pallas » ; — elle est tout nerf et tout bois ? c'est « une biche » ; — elle est toute petite, une naine ? c'est « une des grâces », tout ce qu'il y a de plus piquant ; — elle est grande, colossale ? alors « pleine de majesté ! » — La bègue qui ne peut dire un mot « grasseye délicieusement » ; — la muette « garde une honnête pudeur ». — Celle-ci toujours en feu, jalouse, babillarde, devient « une flamme » ; — celle-là qui dépérit de maigreur et de consommation est « un bijou délicat » ; — « frêle » est la phthisique que la toux fait bel et bien mourir ; — quant à cette autre qui semble double, et qui est tout en mamelles : « c'est Cérès, » l'auguste amante de Bacchus ; — enfin le nez camus sera « l'ivresse, la lasciveté en personne » ; — et les lèvres épaisses, « le baiser même ! » Ainsi du reste : on n'en finirait jamais si l'on voulait dire toutes les illusions de l'amour.

ÉPICURE.

LES VRAIS HÉROS, LES BIENFAITEUR
DE L'HUMANITÉ.

Quelle âme assez puissante pourra créer le poème capable de célébrer dignement la majesté d'un si grand

*Cæsia, Παλλάδιον; nervosa et lignea, Δορκάς;
Parvola, pumilio, Χαριτων μία, tota merum sal;
Magna atque immanis, κατάπληξις, plenaque honoris;
Balba loqui non quit? τραυλιζει; muta pudens est;
At flagrans, odiosa, loquacula, Λαμπάδιον fit;
Ισχνόν ἔρωμένιον tum fit, quom vivere non quit
Præ macie; βαδινὴ vero est, jam mortua tussi;
At gemina et mammosa, Ceres est ipsa ab Iaccho;
Simula, Σιληνὴ ac Σατύρα est; labiosa, φίλημα.
Cetera de genere hoc: longum est, si dicere coner.*

(Id., v. 1150, 1167.)

*Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate hisque repertis?*

sujet et de si belles découvertes? Quelle parole assez éloquente pourra trouver les louanges dues au sage qui nous a légué de si riches trésors, fruit de ses efforts et de son génie? Il n'en est point : croyez-moi. Un être mortel en est incapable. Oui, s'il faut en parler comme l'exige la majesté de l'œuvre, c'est dieu, noble Memmius, c'est dieu qu'il faut appeler celui qui, le premier, a trouvé la règle de vie, qu'on nomme aujourd'hui sagesse, celui dont l'art divin a tiré la vie humaine du sein des flots, du sein des ténèbres, pour la placer sur un sol ferme, et dans la pleine clarté du jour. Compare en effet, compare les antiques découvertes d'autres divinités : Cérès, dit-on, fit connaître aux hommes les moissons ; Bacchus, le jus de la vigne ; mais ces présents, la vie humaine pouvait s'en passer ; et la preuve, c'est qu'il est notoire que certaines nations s'en passent encore aujourd'hui. Tandis qu'on ne peut vivre heureux sans un cœur pur. Donc, à plus juste titre, devons-nous regarder comme un dieu celui dont les leçons consolantes, répandues dans toutes les nations de l'univers, adoucissent les

*Quisve valet verbis tantum, qui fingere laudes
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis,
Pectore parva suo quæsitæque, præmia liquit?
Nemo, ut opinor, erit, mortali corpore cretus.
Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est : deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapiencia, quique per artem
Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquillo, et tam clara luce locavit.*

*Confer enim divina aliorum antiqua reperta :
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
Viligeni laticem mortalibus instituisse ;
Quom tamen his posset sine rebus vita manere,
Ut fama est aliquas etiam nunc vivere genteis :
At bene non poterat sine puro pectore vivi.
Quo magis hic merito nobis deus esse videtur,
Ex quo nunc etiam, per magnas didita genteis,
Dulcia permulcent animos solatia vitæ.*

amertumes de la vie. Dire que les exploits d'Hercule sont supérieurs, ce serait se jeter hors de toutes les voies de la raison. Car enfin, quel mal pourrait nous faire aujourd'hui la gueule béante du lion de Némée, ou le sanglier hérissé d'Arcadie? Que nous ferait le taureau de Crète, et le fléau des marais de Lerne, l'hydre avec sa couronne de serpents venimeux? Et le triple Géryon aux trois poitrines, et les chevaux de Diomède dont les narines soufflaient la flamme dans les régions de la Thrace, des Bistones et de l'Is-mare; et les oiseaux du lac Stymphale, quel mal nous feraient-ils? Et le gardien des fruits d'or des Hespérides, ce dragon affreux, au regard terrible, au corps immense, qui était enroulé au tronc d'un arbre, qu'on me dise ce que nous pourrions en craindre? Il ne se trouvait que près des rives de l'Atlas, et de cette mer en courroux sur laquelle Romain ni Barbare n'ose s'aventurer! Tous les monstres de cette espèce qu'on a détruits, supposons qu'il n'aient pas été vaincus, supposons-les vivants enfin, que pourraient-ils nous faire? Rien, je pense. Aujourd'hui même encore la terre ne regorge-t-elle pas d'animaux féroces? La

*Herculis antistare autem si facta putabis,
Longius a vera multo ratione ferere.
Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
Ille leonis obsesset, et horrens Arcadius sus?
Denique, quid Cretæ taurus, Lernæaque pestis,
Hydra, venenatis posset vallata colubris?
Quidve tripectora tergemini vis Geryonai;
Et Diomedis equi, spirantes naribus ignem,
Thracam, Bistoniasque plagas, atque Ismara propter,
Tantopere officerent; et aves Stymphala colentes?
Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala,
Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,
Arboris amplexus stirpem, quid denique obsesset,
Propter Atlanteum litus, pelagique severa,
Quo neque noster adit quisquam, nec barbarus audet?
Cætera de genere hoc quæ sunt portenta peremta,
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
Nil ut opinor : ita ad satiatem terra ferarum*

terreur ne règne-t-elle pas dans les bois, sur les monts déserts, au fond des forêts? et n'avons-nous pas toujours aussi la faculté d'éviter ces lieux dangereux? Tandis que si le cœur n'est pas purgé du vice, quelles luttés, quels périls à affronter gratuitement! Quels soucis cuisants, quelles angoisses déchirent l'homme en proie aux passions! Et quelles terreurs! Et dans quels désastres nous plongent l'orgueil, la débauche, l'emportement, le faste, la paresse! Oui, celui qui a dompté tous ces fléaux, qui les a bannis de l'âme, non par le fer, mais par la parole, cet homme ne mérite-t-il pas d'être placé au rang des Dieux?

FAIBLESSE DE L'HOMME.

D'abord, tout ce globe qu'enveloppe la vaste étendue des cieux, les montagnes et les forêts, repaires de bêtes féroces, en occupent la plus grande partie; il est couvert de rochers, de vastes marais, envahi par la mer qui étend ses abîmes immenses entre les continents. Ajoutez que près des deux tiers en sont ravis

*Nunc etiam scatis, et trepido terrore repleta est,
Per nemora, ac monteis magnos, silvasque profundas :
Quæ loca vitandi plerumque est nostra potestas.
At nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis,
Atque pericula sunt ingratis insinuandum?
Quantæ tum scindunt hominem cupidinis acres
Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
Efficiunt cladeis? quid luxus, desidiæque?
Hæc igitur qui cuncta subegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis; nonne deceçit
Hunc hominem Divom numero dignari esse?*

(Lib V, 1-52.)

*Principio, quantum cæli tegit impetus ingens,
Inde avidam partem monteis sylvæque ferarum
Possedere, tenent rupes vastæque paludes,
Et mare, quod late terrarum distinet oras.*

aux mortels par des chaleurs torrides ou par des glaces continuelles. Le peu qui reste de terrain, la nature abandonnée à elle-même le couvrirait de ronces, si l'industrie humaine ne le lui disputait, si, pour vivre, l'homme ne s'était condamné à gémir sur le hoyau pesant, à creuser, à déchirer péniblement la terre avec la charrue. Oui, s'il cessait de retourner avec le fer la glèbe féconde, et de dompter le sol, de le provoquer à l'enfantement, aucune plante ne pourrait d'elle-même monter à la lumière du jour. Sans compter que tous ces biens conquis à force de travail, sont exposés, lorsque la terre est couverte de feuillage et de fleurs, à être ou brûlés par les feux ardents du soleil, ou détruits par des orages subits et par les gelées, ou emportés par le souffle des vents, par l'aquilon déchainé!

Et maintenant, pourquoi ces innombrables espèces de bêtes féroces, qui sont ennemies de l'espèce humaine, et que la Nature nourrit et multiplie sur la terre ou dans la mer? Pourquoi ces maladies que chaque saison nous apporte? Pourquoi ces ravages prématurés de la Mort?

*Inde duas porro prope parteis fervidus ardor
Assiduusque geli casus mortalibus aufert.
Quod superest arvi, tamen id natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitæ causa, valido consueta videnti
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris :
Si non, secundas vertentes vomere glebas,
Terræque solum subigentes, cimus ad ortus,
Spontè sua nequeant liquidas existere in auras.
Et tamen interdum magno quæsitæ labore,
Quom jam per terras frondent atque omnia florent,
Aut nimis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinae,
Flabraque ventorum violento turbine vexant.
Præterea, genus horriferum Natura ferarum
Humanae genti infestum terraque marique
Quur alit atque auget? quur anni tempora morbos
Adportant? quare Mors immatura vagatur?*

Et l'enfant, dans quel état vient-il au monde? Comme le matelot que la tempête a jeté sur le rivage, il est là, nu, gisant à terre, incapable de parler, dénué de tout ce qu'il faut pour vivre! Voilà comme il arrive à la vie, quand, après les plus violents efforts, la Nature l'a fait jaillir du sein maternel! Aussi pleure-t-il, l'infortuné! aussi remplit-il la maison de ses vagissements lugubres, et il a raison, car maintenant, il faut qu'il passe par toutes les épreuves d'une vie de souffrances et de maux!

LES PREMIERS HOMMES.

Les premiers hommes, ainsi répandus dans les campagnes étaient naturellement plus durs, nés qu'ils étaient d'un sol dur lui-même; plus grande et plus solide était la charpente de leurs os, plus vigoureux les tendons qui reliaient leurs viscères. Ni le chaud ni le froid n'avaient prise sur eux, ni la crudité des aliments, ni les mille maladies du corps. Le soleil accomplissait dans le ciel un nombre infini de révolutions pendant la durée de leur vie vagabonde et sauvage, comme

*Tum porro puer, ut scævis projectus ab undis
Nævita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quom primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris Natura profudit;
Vagituque locum, lugubri complet, ut æquom est,
Quoi tantum in vita restet transire malorum!*

(Lib. V, 201-228.)

*At genus humanum multo fuit illud in arvis
Durius, ut decuit, tellus quod dura creasset;
Et majoribus et solidis magis ossibus intus
Fundatum, validis aptum per viscera nervis,
Nec facile ex æstu nec frigore quod caperetur,
Nec novitate cibi, nec labi corporis ulla.
Multaque per cælum solis volventia lustra
Volgivago vitam tractabant more ferarum.*

celle des animaux féroces. Point de laboureur, courbé sur la puissante charrue; point d'agriculteur dont le fer sût dompter le sol, dont la main plongeât dans la terre les jeunes pousses, dont la serpe fit tomber du haut des arbres les branches mortes. Ce que le soleil, ce que la pluie leur donnait, ce que la terre enfantait d'elle-même, voilà les présents qui apaisaient leur faim.

C'est au milieu des chênes chargés de glands qu'ils réparaient leurs forces. Et les fruits de l'arbousier qu'on voit aujourd'hui se colorer en mûrissant de l'éclat de la pourpre, comme la terre alors les donnait plus abondants et plus beaux! Enfin que d'aliments ne produisait pas alors le monde dans toute la fleur de sa nouveauté, aliments grossiers sans doute, mais amplement suffisants pour de si misérables créatures! Voulaient-ils apaiser leur soif? Les fleuves et les fontaines les appelaient, comme aujourd'hui encore le torrent qui se précipite du haut des montagnes appelle de sa voix sonore tous les animaux féroces altérés.

Ils ignoraient encore l'art de traiter les métaux par le feu, celui de se servir de peaux, de se revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les antres des

*Nec robustus erat curvi moderator aratri
 Quisquam, nec scibat ferro molirier arva;
 Nec nova defodere in terram virgulta, neque altis
 Arboribus veteres decidere silcibu'ramos.
 Quod sol atque imbreis dederant, quod terra crearat
 Sponte sua, satis id placabat pectora donum;
 Glandiferas inter curabant corpora quercus
 Plerumque; et, quæ nunc hiberno tempore cernis
 Arbuta puniceo fieri matura colore,
 Plurima tum tellus, etiam majora, ferebat:
 Multaque præterea novitas tum florida mundi
 Pabula dura tulit, miseris mortalibus ampla.
 At sedare sitim, fluvii fontesque vocabant;
 Ut nunc montibus e magnis decursus aquai
 Claru'citât late sitientia secla ferarum.....
 Necdum res igni scibant tractare, neque uti
 Pellibus, et spoliis corpus vestire ferarum;*

montagnes, les forêts étaient leurs demeures; c'est dans les broussailles qu'ils abritaient leurs membres souillés, quand ils voulaient échapper aux assauts des vents et de l'orage. Ils ne pouvaient guère songer au bien public; mœurs et lois leur étaient inconnues. La proie que le hasard offrait à chacun, il l'emportait; chacun n'obéissait qu'à son instinct, n'usait de sa force, ne vivait que pour lui. Grâce à la vertu merveilleuse de leurs bras et de leurs pieds, ils poursuivaient les animaux féroces, armés de pierres qu'ils leur lançaient, ou de massues formidables, souvent vainqueurs, parfois réduits à se cacher pour les fuir. Semblables aux sangliers hérissés de soies, ils étendaient à terre leurs membres nus et sauvages, quand ils étaient surpris par la nuit, et ils amassaient autour d'eux feuilles et feuillages dont ils s'enveloppaient. Et ils n'allaient pas, saisis de terreur, égarés au milieu des ténèbres, ils n'allaient pas cherchant dans la campagne, appelant à grands cris le jour et le soleil; muets, ensevelis dans le sommeil, ils attendaient que l'astre du jour ramenât au ciel ses feux

*Sed nemora atque cavos monteis silvasque colebant,
Et frutices inter condebant squalida membra,
Verbera ventorum vitare imbreisque coacti.*

*Nec commune bonum poterant spectare, neque ullis
Moribus inter se scibant, nec legibus uti.*

*Quod quoique obtulerat prædæ fortuna ferebat,
Sponte sua sibi quisque valere et vivere doctus...*

Et manuum mira freti virtute pedumque,

Consectabantur silvestria secla ferarum

Missilibus saxis, et magno pondere clavæ;

Multaque vincebant, vitabant pauca latebris;

Setigerisque pares suibus, silvestria membra

Nudabant terræ, nocturno tempore capti,

Circum se foliis ac frondibus involventes.

Nec plangore diem magno solemque per agros

Quærebant pavidi, palantes noctis in umbris;

Sed taciti respectabant, somnoque sepulti,

Dum rosea face sol inferret lumina cælo.

A parvis quod enim consuerant cernere semper,

vermeils. Comme, dès leur enfance, ils avaient toujours vu la nuit et le jour renaître alternativement, ils n'étaient pas surpris qu'il en fût ainsi, ils n'avaient pas à craindre que le flambeau du jour vînt à disparaître et qu'une nuit éternelle envahît la terre. Ce qu'ils redoutaient bien plus, c'étaient les bêtes féroces qui venaient souvent, hélas ! les attaquer pendant leur sommeil. Chassés de leur demeure, il leur fallait quitter le rocher qui les abritait, et fuir devant le sanglier écumant ou le lion terrible ; il leur fallait, dans la nuit la plus épaisse, abandonner en tremblant, laisser leurs lits de feuillages à ces hôtes cruels.

Et pourtant, les hommes d'alors n'étaient guère plus exposés que ceux d'aujourd'hui à quitter en gémissant la douce clarté du jour. Sans doute, plus d'un, surpris par les bêtes féroces, leur fournissait une pâture vivante, et disparaissait dans leur gueule ; et les forêts et les montagnes et les bois retentissaient des gémissements de ces infortunés, qui se voyaient ensevelir vivants dans un vivant sépulcre ; sans doute, ceux mêmes qui avaient pu s'y soustraire par la fuite, le corps à demi rongé, les mains tremblantes

*Alternò tenebras et lucem tempore gigni,
Non erat, ut fieri posset, mirari unquam,
Nec diffidere, ne terras æterna teneret
Nox, in perpetuum detracto lumine solis.
Sed magis illud erat curæ, quod secla ferarum
Infestam miseris faciebant sæpe quietem ;
Ejectique domo, fugiebant saxea tecta
Spumigeri suis adventu, validique leonis ;
Atque intempesta cedebant nocte paventes
Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.*

*Nec nimio tum plus, quam nunc, mortalia secla
Dulcia linquebant lamentis lumina vitæ.
Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
Pabula viva feris præbebat, dentibus haustus ;
Et nemora ac monteis gemitu silvasque replebat,
Viva videns vivo sepeliri viscera busto ;
At quos effugium servarat, corpore adeso,*

appliquées sur d'affreuses plaies, demandaient la mort à grands cris et finissaient par succomber dans les plus horribles convulsions, dénués, comme ils étaient, de tout secours, et ignorant l'art de guérir leurs blessures. Du moins, ne voyait-on pas ranger des milliers d'hommes sous des drapeaux différents, pour les anéantir en un seul jour; du moins, hommes et vaisseaux n'allaient pas se faire briser sur les rochers par la mer en courroux. L'Océan pouvait soulever ses flots irrités, toute sa fureur se perdait en vaines menaces. Non moins vains étaient les sourires perfides d'une mer paisible : ils ne pouvaient séduire les mortels et les attirer dans l'abîme. L'art funeste de la navigation était alors enseveli dans les ténèbres. Oui, le manque d'aliments livrait alors au trépas des corps exténués de besoin; mais aujourd'hui c'est l'abondance qui les noie; oui, il leur arrivait souvent de se verser à eux-mêmes du poison par ignorance; mais aujourd'hui ils en donnent aux autres par un art perfide.

*Posterius, tremulas super ulcera tetra tenentes
 Palmas, horrifera accibant vocibus Orcum,
 Denique eos vita privarant vermina sæva
 Experteis opis, ignaros quid volnera vellent.
 At non multa virum sub signis millia ducta
 Una dies dabat exitio; nec turbida ponti
 Æquora lædebant naveis ad saxa virosque,
 Nec temere incassum frustra mare sæpe coortum
 Sævibat, leviterque minas ponebat inaneis;
 Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
 Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis :
 Improba navigii ratio tum cæca jacebat.
 Tum penuria deinde cibi languentia leto
 Membra dabat : contra nunc rerum copia mersat.
 Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
 Vergebant; nunc dant aliis solertius ipsi.*

(Lib. V, 923-1008.)

CRIS DIVERS DES ANIMAUX.

Enfin est-il si surprenant que le genre humain, que l'homme qui a le don de la voix et de la langue, ait désigné par des sons divers les diverses impressions qu'il ressentait des objets, quand nous voyons les animaux privés de la parole, et même les bêtes sauvages faire entendre des cris divers et variés, pour exprimer la crainte ou la douleur ou les transports de la joie, comme l'expérience nous le montre ouvertement tous les jours?

Quand les grands chiens molosses, dans le premier accès de la colère, ouvrent leurs lèvres molles et frémissantes, et mettent à nu leurs crocs redoutables, la rage qui contracte leur gueule menaçante produit des sons bien différents des aboiements dont ils font retentir tous les échos d'alentour. Et lorsque la mère, d'une langue caressante, veut lécher ses petits, les agace avec ses pattes, les prend dans sa gueule, comme si elle voulait les dévorer, et les tient doucement suspendus, le tendre murmure de sa voix ne ressemble nullement aux hurlements plaintifs qu'ils font entendre quand on les laisse seuls à la maison,

*Postremo, quid in hac mirabile tantopere est re,
Si genus humanum, cui vox et lingua vigeret,
Pro vario sensu varia res voce notaret;
Quom pecudes mutæ, quom denique secla ferarum
Dissimileis soleant voces variasque ciere,
Quom metus aut dolor est, et quom jam gaudia gliscunt?
Quippe etenim licet id rebus cognoscere apertis.
Irritata canum quom primum magna Molossùm
Mollia victa fremunt, duros nudantia denteis,
Longe alio sonitu rabies districta minatur,
Et quom jam latrant, et vocibus omnia complent.
At catulos blande quom lingua lambere tentant,
Aut ubi eos lactant pedibus, morsuque petentes
Suspensis teneros imitantur dentibus haustus,
Longe alio pacto gannitu, vocis adulant,
Et quom deserti haubantur in ædibus, aut quom
Plorantes fugiunt, summisso corpore, plagas.*

ou qu'ils fuient, rampant et pleurant, sous la main qui les frappe. Le hennissement du jeune coursier qui, dans la fleur de l'âge, bondit furieux parmi les cauales sous les aiguillons de l'amour qui l'enflamme, est-il le même que lorsque ses larges narines frémissent pour le combat, ou que toute autre passion ébranle ses membres? Enfin la race ailée, tant d'oiseaux divers : éperviers, orfraies ou plongeurs qui cherchent leur nourriture et leur vie au sein des ondes salées de la mer, tous font entendre des cris tout différents selon les différentes circonstances, et surtout lorsqu'ils luttent pour leur pâture ou livrent combat à leur proie. Il y en a même dont la voix rauque change avec les saisons. Telles sont les corneilles vivaces, et les bandes des corbeaux, dont les croassements annoncent et appellent, dit-on, l'eau, la pluie, et aussi les vents. Si donc, les diverses sensations des animaux les portent, bien que privés de la parole, à proférer des sons divers, combien n'est-il pas plus naturel d'admettre que l'homme a pu tout de suite désigner chaque objet par un son particulier?

*Denique non hinnitus item differre videtur,
Inter equas ubi equus florenti ætate juvenus
Pinnigeri sævit calcaribus ictus Amoris;
Et fremitum patulis ubi naribus edit ad arma;
Et quom sic alias, concussis artubus, hinnit?
Postremo, genus alituum variæque volucres,
Accipitres, atque ossifragæ, mergique, marinis
Fluctibus in salso victum vitamque petentes;
Longe alias alio jaciunt in tempore voces,
Et quom de victu certant, prædæque repugnant.
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus cornicum secla vetusta.
Corvorumque greges; ubi aquam dicuntur et imbreis
Poscere, et interdum ventos aurasque vocare.
Ergo, si varii sensus animalia cogunt,
Muta tamen quom sint, varias emittere voces;
Quanto mortaleis magis æquom est tum potuisse
Dissimileis alia atque alia res voce notare?*

(Lib. V, 1055-1089.)

DE L'AMBITION.

Que si l'on veut se gouverner d'après les principes de la saine raison, la véritable richesse pour l'homme c'est de vivre content de peu ; car ce peu jamais ne manque. Mais les hommes veulent l'éclat et la puissance ! ils veulent établir leur fortune sur une base solide ! ils croient que l'opulence assure le repos de la vie ! — Chimère ! car leurs luttes pour arriver aux honneurs en sèment la route de périls et de haines. Et de ce faite même, semblable à la foudre, l'envie vient à tout moment les frapper et les précipiter ignominieusement dans les ombres du Tartare. Ah ! qu'il vaut mieux obéir tranquillement, que de vouloir gouverner un empire et tenir le sceptre ! Laissons-les donc s'épuiser en vains efforts, suer sang et eau, se battre dans l'étroit sentier de l'ambition ; puisqu'ils ne veulent s'en rapporter qu'au goût, qu'à la bouche d'autrui, puisqu'ils convoitent les choses sur des ouï-dire, et non d'après leur propre expérience. Mais quoi ? il n'en va pas aujourd'hui autrement qu'il en ira demain, et qu'il en allait hier !

*Quod si quis vera vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
Æquo animo ; neque enim est unquam penuria parvi.
At claros homines voluerunt se atque potentes,
Ut fundamento stabili fortuna maneret,
Et placidam possent opulenti degere vitam :
Nequidquam ; quoniam ad summum succedere honorem
Certantes, iter infestum fecere viai.*

*Et tamen e summo, quasi fulmen, dejecit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tetra :
Ut satius multo jam sit parere quietum,
Quam regere imperio res velle, et regna tenere.
Proinde sine in cassum defessi sanguine sudent,
Angustum per iter luctantes ambitionis :
Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque
Res ex auditis potius, quam sensibus ipsis.
Nec magis id nunc est, nec erit mox, quam fuit ante.*

(Lib. V, 1115-1134.)

L'ATHÉE RAMENÉ A LA CRAINTE
DES DIEUX.

Et maintenant quel homme ne sent point son cœur contracté par la crainte de Dieux vengeurs, ses membres crispés par la terreur, quand la terre en feu sous les coups épouvantables de la foudre, tremble sur toute sa surface, quand d'affreux grondements parcourent toute l'étendue du ciel ? Est-ce que peuples et nations ne frissonnent pas alors ? Est-ce qu'alors les plus superbes monarques ne se font pas tout petits, tant ils ont peur des Dieux, tant ils craignent que tel abominable forfait, que telle parole insolente, ne leur vaille un châtement terrible, et que l'heure en soit venue ? Et quand les vents impétueux, déchainés sur les flots, balaient à la surface des mers flotte, légions invincibles, éléphants, quel chef n'adresse pas tous ses vœux aux Dieux pour en obtenir le calme ; et, pâle, ne fait pas mille prières pour obtenir des vents qu'ils s'apaisent et se changent en souffles favorables ? Vaines supplications ! Il n'en est pas moins emporté par quelque affreux tourbillon, qui, le plus souvent, le précipite sur l'écueil mortel ! Tant il est

*Præterea, quoi non animus formidine divom
Contrahitur, quoi non correpunt membra pavore,
Fulminis horribili quom plaga torrida tellus
Contremit, et magnum percurrunt murmura cælum ?
Non populi gentesque tremunt ? Regesque superbi
Corripiunt Divom perculti membra timore,
Ne quod ob admissum fæde dictumve superbe
Pænarum grave sit solvundi tempus adactum ?
Summa etiam quom vis violenti per mare venti
Induperatorem classis super æquora verrit
Cum validis pariter legionibus atque elephantis ;
Non Divom pacem volis adit, ac prece quæsit
Ventorum pavidus paces animasque secundas ?
Nequidquam : quoniam violento turbine sæpe
Correptus, nihilo fertur minus ad vada leti.
Usque adeo res humanas vis abdita quædam*

vrai qu'une puissance mystérieuse broie toutes choses humaines, et semble fouler aux pieds faisceaux orgueilleux et haches redoutables, et s'en jouer ! Enfin, quand la terre entière tremble sous nos pieds, que les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine, est-il surprenant que l'espèce humaine se prenne en pitié, et admette une puissance supérieure, surnaturelle, une force divine, qui gouverne le monde ?

INVENTION DE LA MUSIQUE.

Le chant limpide des oiseaux fut imité par la voix humaine, bien longtemps avant que les hommes sussent chanter en chœur des vers harmonieux et charmer l'oreille. Les zéphirs, qui sifflaient dans la tige des roseaux, enseignèrent d'abord à l'homme des champs à souffler dans la tige d'un chalumeau ; et ensuite, insensiblement, il apprit à faire entendre les plaintes mélodieuses que la flûte répand sous les doigts de l'artiste, la flûte inventée au fond des bois, des forêts, des gorges des montagnes, dans ces solitudes chères aux pâtres et dans leurs loisirs divins !

*Oberit, et pulchros fasceis scevasque securis
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.
Denique sub pedibus tellus quom tota vacillat,
Concussæque cadunt urbes, dubiæque minantur ;
Quid mirum si se temunt mortalia secla,
Atque potestates magnas, mirasque relinquunt
In rebus vireis Divom, quæ cuncta gubernent ?*

(Lib. V, 1217-1239.)

*At liquidas avium voces imitari ore
Ante fuit multo, quam levia carmina cantu
Concelebrare homines possent, aureisque juvare.
Et Zephyri, cava per calamorum, sibila primum
Agresteis docuere cava inflare cicutas.
Inde minutatim dulcis didicere querelas,
Tibia quas fundit, digitis pulsata canentum,
Avia per nemora ac sylvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta, atque otia dia.*

C'était, pour leur cœur, un charme, un bonheur divin, quand le corps était repu : car tout alors est un plaisir ! Que de fois, entre eux, étendus sur un tendre gazon, près d'une eau courante, sous les branches d'un grand arbre, sans nulle dépense, ils reposaient doucement leur corps, surtout dans la riante saison, quand le printemps émaille de fleurs le tapis verdoyant de la prairie ! Et alors, jeux, gais propos, joyeux éclats de rire ! alors la muse rustique était dans tout son éclat ; alors les têtes et les épaules se revêtaient de couronnes et de guirlandes de fleurs et de feuillage. Que ne leur inspirait pas la gaieté folâtre ? Ils s'avançaient les uns vis-à-vis des autres, sans cadence, agitaient lourdement leurs jambes, et, d'un pied lourd, frappaient le sein de la terre, leur mère. Et c'étaient des rires bruyants et des railleries inoffensives ! Tout cela était si nouveau alors, si merveilleux ! tout cela était dans toute sa vigueur. Dans les veilles même, on avait ainsi de quoi se consoler de la privation du sommeil ; on essayait mainte modulation, on pliait sa voix à des accents variés, on promenait sa lèvre recourbée sur les trous du chalu-

*Hæc animos ollis mulcebant atque juvabant
 Cum satiate cibi : nam tum sunt omnia cordi.
 Sæpe itaque inter se, prostrati in gramine molli,
 Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
 Non magnis opibus jucunde corpora habebant :
 Præsertim quom tempestas ridebat, et anni
 Tempora pingebant viridanteis floribus herbas :
 Tum joca, tum sermo, tum dulces esse cachinni
 Consuerant : agrestis enim tum musa vigebat.
 Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
 Floribus et foliis, lascivia læta monebat,
 Atque extra numerum procedere, membra moventeis
 Duriter, et duro terram pede pellere matrem :
 Unde oriebantur risus, dulcesque cachinni,
 Omnia quod nova tum magis hæc et mira vigebant.
 Et vigilantibus hinc aderant solatia somni,
 Ducere multimodis voces, et flectere cantus,
 Et supera calamos unco percurrere labro :*

meau : plaisirs que les âges ont conservés et transmis à nos propres veilles. On a appris la mesure, on sait les règles de l'harmonie; mais pour être plus raffinées, nos jouissances ne sont pas plus vives que celles de ces hommes rustiques, premiers enfants de la terre!

LA PESTE D'ATHÈNES.

Le fléau ne connaissait pas de trêve : les corps gisaient sans mouvement, et sans force; la Médecine balbutiait, se taisait, tremblait tout bas; pendant que les malades tenaient ouverts leurs grands yeux ardents, agités, privés de sommeil. Les symptômes de mort abondaient. Egarement de l'esprit et de l'âme, causé par le chagrin et la peur; sourcil farouche; regard furieux et perçant; et puis, inquiétudes, tintements continuels dans les oreilles; respiration saccadée, ou forte et rare; sueur étincelante, qui ruisselait autour du cou; salive grêle, maigre, tachetée de couleur de safran, salée, et chassée avec peine du gosier par une

*Unde etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
Et numeris servare genus didicere; neque hilo
Majore interea capiunt dulcedine fructum,
Quam silvestre genus capiebat terrigenarum.*

(Lib. V, 1377-1410.)

*Nec requies erat ulla mali : defessa jacebant
Corpora; mussabat tacito Medicina timore;
Quippe potentia quom toties, ardentia morbis,
Lumina vorsarent oculorum, expertia somno.
Multaque præterea mortis tum signa dabantur :
Perturbata animi mens in mærore metuque;
Triste supercilium; furiosus voltus et acer;
Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures;
Creber spiritus, aut ingens raroque coortus;
Sudorisque madens per collum splendidus humor;
Tenuia sputa, minuta, croci contacta colore,
Salsaque, per fauceis raucas vix edita tussi.*

toux rauque; contractions nerveuses, tremblements dans les mains et dans les membres; un froid qui prenait d'abord les pieds et qui gagnait graduellement, inévitablement tout le corps. Enfin, dans les derniers moments, les narines se resserraient, l'extrémité du nez s'amincissait; les yeux, les tempes se creusaient; la peau devenait froide et rude; les lèvres demeuraient immobiles et grimaçantes, le front tendu. La mort ne tardait pas à raidir les membres. La huitième aurore, sinon le neuvième soleil les voyait expirer.

Si l'on échappait au trépas, ce qui arrivait parfois, un écoulement d'entrailles, un flux de matières noires survenait bientôt, et l'on n'en était pas moins emporté par cette dissolution du corps. D'autres fois, on était pris d'un violent mal de tête, et un sang corrompu sortait à flot des narines; toutes les forces, tout le corps de l'homme s'écoulait par là. Quand on ne succombait pas à ce flux âcre d'un sang noir, la maladie se portait sur les nerfs et sur les articulations, ou même dans les parties génitales. Les uns, qu'épouvantait l'idée de la mort, conservaient la vie en

*In manibus vero nervi trahere, et tremere artus;
 A pedibusque minutatim succedere frigus
 Non dubitabat, item ad supremum denique tempus
 Compressæ nares; nasi primoris acumen
 Tenue; cavati oculi; cava tempora; frigida pellis
 Duraque; in ore jacens rictum; frons tenta manebat.
 Nec nimio rigida post artus morte jacebant;
 Octavoque fere candenti lumine solis,
 Aut etiam nona reddebant lampade vitam.
 Quorum si quis, ut est, vitarat funera leti;
 Visceribus tetrâ et nigra proluvie alvi
 Posterius tamen hunc tabes letumque manebat;
 Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,
 Corruptus sanguis expletis naribus ibat;
 Huc hominis totæ vires corpusque fluebat.
 Profluvium qui porro tetrâ sanguinis acre
 Exierat, tamen in nervos huic morbus et artus
 Ibat, et in partibus genitales corporis ipsas:
 Et graviter partim meluentes limina leti*

livrant au fer leurs organes virils ; d'autres, amputés des mains et des pieds, n'en vivaient pas moins ; d'autres s'estimaient heureux de ne perdre que la vue, tant la crainte de la mort avait frappé violemment les esprits ! Enfin il y en avait qui perdaient le souvenir du passé et qui ne pouvaient se reconnaître eux-mêmes.

Bien que la terre fût couverte de corps entassés les uns sur les autres sans sépulture, les oiseaux de proie et les bêtes féroces s'en écartaient précipitamment pour échapper à l'odeur qui était infecte, ou, s'ils y touchaient, ils ne tardaient pas à succomber. Au reste, durant ces tristes jours on ne vit ni oiseaux, ni animaux féroces : ils ne sortaient point des forêts ; la plupart étaient frappés et mouraient ; les chiens surtout, ces fidèles animaux, tombaient et expiraient au milieu des rues, dans les convulsions de la maladie.

Il n'y avait point de remède commun et sûr ; ce qui avait rendu à l'un la faculté de respirer l'air vital et de revoir la voûte des cieux, était funeste pour un autre et hâtait sa mort.

*Vivebant, ferro privati parte virili ;
 Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
 In vita tamen ; et perdebant lumina partim :
 Usque adeo mortis metus his incusserat acer !
 Atque etiam quosdam cepere obliviam rerum
 Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
 Multaque humi quom inhumata jacerent corpora supra
 Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
 Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem ;
 Aut ubi gustarat, languebat morte propinqua.
 Nec tamen omnino temere ollis solibus ulla
 Comparebat avis, nec tristia secla ferarum
 Exhibant silvis ; languebant pleraque morbo .
 Et moriebantur : cum primis fida canum vis
 Strata viis animam ponebat in omnibus ægre :
 Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
 Nec ratio remedi communis certa dabatur :
 Nam quod ali dederat vitaleis aeris auras
 Volvere in ore licere, et cæli templa tueri,
 Hoc aliis erat exitio, letumque parabat.*

Le plus triste, le plus lamentable, c'est que, dès qu'on se voyait atteint, on se croyait condamné, on perdait courage, on tombait dans l'abattement du désespoir, on ne voyait plus que la mort et son appareil, et l'on expirait sur la place. Dès lors, l'avidie contagion poursuivait son œuvre, et passait incessamment de l'un à l'autre : frappant ici, là, partout, comme dans un troupeau de moutons ou de bœufs. Ainsi les funérailles s'entassaient sur les funérailles ; car ceux qu'un trop grand amour de la vie, ou que la crainte de la mort empêchait d'aller visiter des parents ou des amis malades, en étaient bientôt punis par une mort honteuse et misérable : abandonnés sans secours, ils mouraient eux-mêmes devant l'indifférence publique. Et d'autre part, ceux qui accouraient au lit du malade n'étaient pas moins victimes de la contagion ou de la fatigue qu'ils étaient forcés de braver, par honneur autant que par pitié pour les tendres prières ou pour les plaintes des mourants ! Et tout ce qu'il y avait de nobles cœurs succombait ainsi au fléau

Ce n'était partout qu'obsèques précipitées, sans cor-

*Illud in his rebus miserandum et magnopere unum
Ærumnabile erat, quod ubi se quisque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut esset
Deficiens animo, mæsto cum corde jacebat
Funera respectans, animam et mittebat ibidem.
Quippe etenim nullo cessabant tempore apisci
Ex aliis alios avidi contagia morbi,
Lanigeras tanquam pecudes et bucera secla.
Idque vel in primis cumulabat funere funus :
Nam quiquomque suos fugitabant visere ad ægros,
Vitæ nimium cupidos mortisque timentis
Pænibat paullo post turpi morte malaque
Desertos, opis experteis, Incuria maclans.
Qui fuerant autem præsto, contagibus ibant,
Atque labore, pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque lassorum vox, mixta voce querelæ :
Optimus hoc leti genus ergo quisque subibat.
Incomitata rapi cernebant funera vasta ;*

tége ; on se hâtait d'ensevelir l'un sur l'autre la foule de ses morts, et l'on rentrait chez soi épuisé par les larmes et la douleur. Plus d'un, au retour, prenait le lit, de chagrin : jours affreux, où vous eussiez vainement cherché un mortel que n'eût point atteint la maladie, la mort, ou le deuil !

Les cérémonies observées de temps immémorial par ce peuple pieux, pour les obsèques, ne subsistaient plus dans la ville. Tous les citoyens étaient éperdus, frappés d'épouvante. Chacun inhumait comme il pouvait, celui dont il pleurait la perte. L'indigence et la nécessité du moment suggérèrent des violences inouïes. On en vit déposer, en poussant de grands cris, les corps de leurs proches sur des bûchers préparés pour d'autres, en approcher la flamme, et engager des luttes sanglantes plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

*Inque aliis alium, populū sepelire suorum
 Certantes, lacrumis lassī luctuque redibant.
 Inde bonam partem in lectum mœrore dabantur :
 Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus,
 Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali....
 Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
 Quo pius hic populus semper consuevit humari :
 Perturbatus enim totus repedabat, et unus
 Quisque suum pro re consortem mœstus humabat.
 Multaque res subita et paupertas horrida suasit ;
 Namque suos consanguineos aliena rogorum
 Insuper exstructa ingenti clamore locabant,
 Subdebantque faceis ; multo cum sanguine sæpe
 Rixantes potius, quam corpora desererentur.*

(Lib VI, 1175-1248 ; 1277-1285.)



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.



TABLE

ANDRONICUS (LIVIUS.)

	Pages.
Fragments	1

ATTIUS.

Songe de Tarquin.	117
Fragments.	119

CATON (VALÉRIUS.)

Imprécations.	175
-----------------------	-----

CATULLE.

Sur la mort du Moineau de Lesbie	179
A Lesbie	180
A une Barque	181
Lesbie.	182
A Calvus	183
Chant nuptial	183
Distique	183
Le Printemps	185
Au Tombeau de son frère.	186
Le Dieu des jardins.	186
Désespoir d'Ariane.	187
Égée	191
Prédiction des Parques aux noces de Pélée et de Thétis.	193

CÉCILIUS.

	Pages.
Les Plaintes du mari.	64
Fragments; pensées.	65

CICÉRON.

L'Aigle de Marius.	208
Présages.	209
Loge de la Piété.	210
Prométhée	210
Thésée	212

ENNIUS.

Romulus et Rémus	67
Pyrrhus	68
Fabius.	68
Le Combat	69
Songe d'Illia	70
Portrait d'Ennius par lui-même.	71
Fragments tragiques.	72
Les Loisirs oiseux	74
Pensées diverses	75
Építaphe composée par lui-même.	77

LABÉRIUS.

Prologue	197
--------------------	-----

LUCILIUS.

La Vertu	120
Mœurs des Romains	121
Contre les Gloutons.	122
Contre les Superstitions populaires	122
Építaphe d'un esclave.	123
Pensées; vers détachés	123

LUCRÈCE.

Invocation à Vénus.	127
-----------------------------	-----

	Pages.
Dessein du poëte.	129
Éloge de la Philosophie.	130
Iphigénie.	131
Félicité du Sage.	132
Immobilité apparente des corps.	135
Instinct des animaux	136
Regrets des Mourants.	137
A l'homme qui a peur de la mort	141
Les prétendus supplices des Enfers existent sur la terre.	143
Inconstance et agitation de l'homme	145
Les Rêves.	148
Suites funestes de l'Amour.	151
Illusions de l'Amour	153
Épicure.	154
Faiblesse de l'homme.	157
Les Premiers Hommes	159
Cris des animaux	164
L'Ambition	166
L'Athée ramené à la crainte des Dieux	167
Invention de la Musique.	168
La Peste d'Athènes.	170

NÆVIUS.

Fragments tragiques.	3
Fragments comiques.	4
La Coquette	5
Fragments épiques	5
Éloge composé par lui-même	6

PACUVIUS.

Fragment sur la Fortune.	78
Épitaphe	79

PLAUTE.

Sosie.	7
Sosie et Mercure	9
Amphitryon et Sosie.	18
L'Avare et l'Esclave	22
Les Riches Mariages à Rome	26
L'Avare volé	32
Le Père et le Pédagogue.	34

	Pages.
Gripius ou Rêves de grandeur.	36
Inconduite et Repentir.	39
Le Repas interrompu.	43
Le Parasite.	47
La Vertu chancelante	49
Le Fils bien élevé.	52
L'Homme de bonne compagnie à Rome	55
Vers détachés.	58
Éloge composé par lui-même.	63

PROPERCE.

Songe de Properce	339
Rome antique.	342
A Cynthie	344
L'Ombre de Cornélie à son époux.	347
A Ponticus.	351
Éloge de la Paix et des Arts	353

SYRUS.

Préceptes et maximes	200
--------------------------------	-----

TÉRENCE.

Prologue de l'Héclyre.	80
L'Andrienne (Exposition de)	82
Le Parasite	90
Le Père qui se châtie lui-même	93
Le Père indulgent	100
L'Argus mystifié.	103
Châtiment paternel.	110

TIBULLE.

Éloge de la Pauvreté	356
Contre la Guerre	359
Ambarvales.	362
A Bacchus.	366
Le Songe	368
A Messala.	370

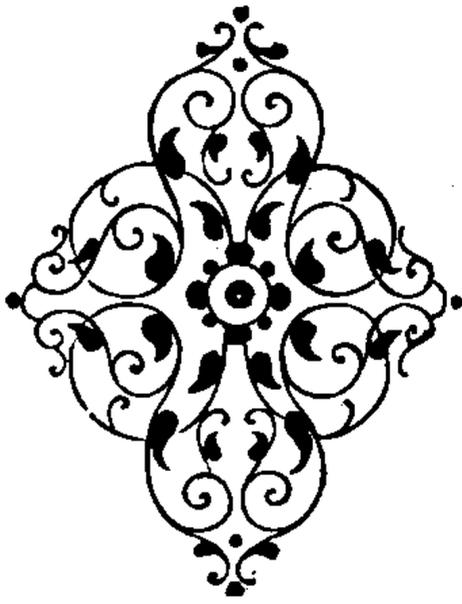
VARRON.

La Tempête.	213
---------------------	-----

	Pages.
Prométhée	214
Le Vin.	214

VIRGILE.

Mélibée.	216
Signes précurseurs de la tempête.	221
Le Champ de bataille de Philippi	226
Éloge de l'Italie	227
Éloge de la vie champêtre.	229
L'Épizootie.	234
Le Vieillard de Tarente	237
Orphée et Eurydice.	239
La Tempête. Discours d'Énée.	243
Laocoon.	247
Songe d'Énée : apparition d'Hector.	248
Mort de Priam	250
Apparition de Vénus à Énée.	253
Andromaque.	255
Didon	260
Les Enfers.	265
Les Ames.	271
Adieux d'Évandre à Pallas.	274
Nisus et Euryale.	276
Camille.	283
Mort de Pallas.	287
Drancès et Turnus :	
Discours de Drancès	291
Discours de Turnus.	293
Le Bouclier d'Énée	297
Le Combat du ceste : Entelle et Darès.	304
Les Abeilles :	
Leurs combats.	311
Leur république	312
Leur colère.	316
Intérieur de chaumière	316
Vers célèbres	320



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

(ANCIENNE MAISON J. CLAYE)

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS